

Trois enclos de l'Arrée

Sizun

Commana

Locmélar



Michel Le Goffic Georges Provost Henri Thérin
Photographies : Albert Pennec

Trois enclos de l'Arrée

**Sizun
Commana
Locmélar**

Textes :
Michel Le Goffic
Georges Provost
Henri Thérin

Photographies :
Albert Pennec

Au fil du Haut-Elorn

Sizun, Commana et Locmélar forment la limite sud du pays des « grands enclos paroissiaux » du Nord-Finistère, centré autour de Landivisiau. Ils jalonnent la haute vallée de l'Elorn, fleuve côtier qui prend sa source dans les monts d'Arrée et se jette dans la rade de Brest à Landerneau. Le voyageur qui remonte la vallée, de Locmélar à Commana, sent de plus en plus nettement l'approche de « la montagne », comme l'on dit ici : une montagne modeste par son altitude (le point culminant est le Roc'h Ruz, sur la commune de Plounéour-Ménez, 385 m) mais vénérable par son âge puisqu'elle remonte à l'ère primaire ; vénérable aussi par la précocité de son occupation humaine, comme en témoigne l'allée couverte du Mougau. Cette montagne est, en tout cas, suffisamment marquée pour influencer sur le climat – plus rude – comme sur les conditions de vie et les mentalités. Nos trois enclos tiennent à la fois de « la montagne » et du pays de Léon : de là vient sans doute leur originalité profonde.



Vue du bourg de Commana, du haut des Monts d'Arrée

Qu'appelle-t-on « enclos paroissial » ? Le terme, forgé au XIX^e siècle, désigne une superficie close par un mur délimitant de façon plus ou moins stricte l'espace sacré – comprenant l'église et le cimetière – de l'espace profane du bourg. On y trouve généralement un certain nombre de bâtiments annexes :

- une porte monumentale qui interdit l'accès des animaux et solennise l'entrée dans l'espace sacré ;
- un calvaire orienté vers le soleil couchant, pour rappeler la Passion du Christ ;



Au-delà des monuments qui le composent (ici à Sizun), c'est le mur qui fait l'enclos.

- un ossuaire dont la fonction première était de recevoir les ossements des défunts : aux ^{xv^e}-^{xvii^e} siècles, toute la population était inhumée dans l'église et il était périodiquement nécessaire de vider les fosses. Les ossements étaient alors déposés dans l'ossuaire : en se rendant à l'église, les fidèles pouvaient les voir à travers les niches alors dépourvues de fenêtres. Au passage, ils les aspergeaient d'eau bénite.

L'église elle-même se distingue par l'importance prise par certains éléments :

- le porche, toujours ouvert

vers le sud : à l'origine, les notables de la paroisse siégeaient sur les banquettes de pierre situées à l'intérieur lorsqu'ils prenaient les décisions concernant toute la communauté ;

- le clocher, véritable symbole paroissial ;
- la sacristie, bâtiment purement utilitaire qui abrite les objets nécessaires au culte mais qui n'en est pas moins très soigné.

Il existe des centaines d'enclos paroissiaux, échelonnés entre ^{xv^e} et ^{xviii^e} siècle dans toute la Basse-Bretagne (c'est-à-dire occidentale, bretonnante). Il n'y en a pourtant pas deux semblables car si le modèle est commun, chaque enclos introduit son originalité en privilégiant tel ou tel élément : aucun de nos trois enclos n'a, par exemple, de grand calvaire, encore que Locmélard offre un exemple très réussi de calvaire « moyen ». Mais on pourra y admirer deux grands clochers, deux remarquables ossuaires, la plus spectaculaire des portes triomphales et, à l'intérieur des trois églises, un très riche mobilier.

Cette profusion monumentale s'explique par le fait que la région a connu, entre le début du ^{xvi^e} et la fin du ^{xviii^e} siècle, une prospérité exceptionnelle. Cette richesse est surtout née de la production et du commerce des toiles de lin, qui servaient alors à faire les chemises. Pourtant, la grande majorité des habitants de Sizun, Commana et Locmélard ne cultivait pas le lin, car celui-ci était semé sur le littoral Nord du Léon et du Trégor, la future « ceinture dorée » légumière. Mais ils le préparaient et le tissaient à domicile, avant d'écouler les toiles vers les ports de Landerneau et Morlaix, alors très actifs. Elles étaient ensuite exportées vers l'étranger, le plus souvent vers l'Angleterre. Cette activité toilière fut très dynamique jusqu'à ce que, vers 1680, le marché anglais se ferme aux toiles bretonnes par mesure de rétorsion aux taxes douanières imposées par Colbert sur les produits venus d'outre-Manche. Cette rupture entraîna la fin de « l'âge d'or » de la région. Nos églises en sont les témoins : les dates qu'elles portent sont presque toujours comprises entre 1550 et 1680, et ceci vaut aussi pour les quelques belles maisons anciennes que l'on trouve dans nos trois communes. Passé le temps de la toile, la région a vécu de polyculture et d'élevage : vous pourrez contempler dans l'ossuaire de Sizun la reconstitution d'un intérieur paysan caractéristique de la fin du ^{xix^e} et du début du ^{xx^e} siècle (entrée gratuite).



Alignée de maisons de tisserands à Quillidiec en Commana. Les roches locales, granite et schiste ardoisier, donnent au bâti un caractère bien affirmé.

Aux ^{xvi^e}-^{xvii^e} siècles, chaque paroisse comptait un nombre variable de riches paysans et marchands de toile qui jouèrent un grand rôle dans les travaux de construction et d'embellissement des enclos : ils y ont souvent laissé leurs noms, que vous pourrez lire sur les murs des églises ou le bois des retables, suivis de la lettre F (« fabrique », c'est-à-dire trésorier de la paroisse). Pourquoi l'argent de la toile a-t-il été à ce point réinvesti dans les bâtiments religieux ? d'abord parce que « l'esprit de clocher » était très vif, ici un peu plus qu'ailleurs. Jusqu'à la Révolution qui créa les mairies (1790), les paroisses étaient la seule structure d'organisation collective, et l'église était donc l'affaire de tous. Dans un contexte de prospérité, chaque paroisse ambitionnait de posséder le clocher le plus haut, l'orfèvrerie la plus belle, la bannière la plus lourde, etc. Aussi les paroissiens n'hésitaient-ils pas à faire des dons généreux à leur paroisse, le plus souvent sous forme d'offrandes en nature vendues aux enchères au pied du calvaire de l'enclos.



Gravé dans la pierre de l'église de Sizun, le nom d'Alain MEN, trésorier en 1638.

Mais il ne faut pas oublier non plus que les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles sont marqués par une grande ferveur religieuse : après l'épreuve de la Réforme protestante, l'Eglise catholique reprend confiance en elle-même et le traduit dans un art volontiers triomphal. La Bretagne a pratiquement ignoré le protestantisme mais sa vitalité religieuse, déjà très forte dès le ^{xvi}^e siècle, s'exacerbe au siècle suivant, lorsque se réalise l'ambitieux programme de renouveau que l'Eglise catholique s'est donné au concile de Trente (1545-1563) : les recteurs – équivalent breton des curés – mettent tout en œuvre pour mieux enseigner et mieux encadrer les fidèles. Les enclos paroissiaux devinrent l'un des moyens au service de cette pédagogie nouvelle, soucieuse de faire sentir la grandeur divine à une population massivement analphabète : voilà pourquoi ils cherchent à impressionner, à enseigner, à séduire. Il y a eu convergence entre une population enrichie, prête à dépenser largement pour l'honneur de sa paroisse, et un clergé militant, déterminé à mettre la beauté au service de la foi.

Sizun, Commana et Locmélard appartiennent au pays des « grands enclos » de l'ancien diocèse de Léon : leurs trois clochers sont dérivés de la grande flèche du Kreisker (Saint-Pol-de-Léon), comme s'ils marquaient les bornes du diocèse face à la Cornouaille toute proche. La coiffe du pays, dite *sparlenn* (ou « numéro huit » en raison de la forme de ses ailes), est aussi celle du pays de Landivisiau. Mais bien des signes montrent que nos trois enclos jouxtent déjà « la montagne ». Ici, le schiste le dispute au granite : les lourdes ardoises bleu-rouille extraites des carrières de Saint-Cadou et de Commana ornent les toitures des églises comme celles des maisons. La langue bretonne se mâtime déjà de nuances cornouaillaises. Les mentalités diffèrent aussi, en partie, du très catholique Léon : au cœur même de l'enclos paroissial, le coq qui surmonte le monument aux morts de Sizun rappelle que la région a aussi un passé laïque. Ce sont toutes ces nuances que cette plaquette voudrait vous faire sentir, d'un enclos à l'autre : solennité et fantaisie à Sizun, rudesse et exubérance à Commana, intimité et séduction à Locmélard.



Costumes du pays au pardon de Loc-Ildut.

Sizun : solennité et fantaisie



Solennité...

L'arc de triomphe

« L'arc de triomphe » : ainsi appelle-t-on à Sizun ce portail d'entrée, le plus large (15 m.) et le plus spectaculaire des enclos bretons. Sa fonction était à la fois de solenniser l'entrée dans l'espace sacré et d'interdire l'accès des animaux : d'où les dalles verticales (échaliers) barrant les entrées latérales cependant que l'arche centrale était fermée par une grille. Cette très belle œuvre illustre la volonté

Les trois arches monumentales de la porte triomphale font justement la célébrité de ce gros bourg qui compte aujourd'hui 2 000 habitants. La solennité qui s'en dégage est renforcée par le caractère très spacieux de l'enclos, vidé de son cimetière vers 1870. Mais la solennité n'interdit pas une réelle fantaisie : celle-ci s'exprime dans le riche bestiaire des sirènes, démons et griffons sculptés aux quatre coins de l'enclos, ou encore dans l'étonnante frise de pierre qui court le long du chevet.



... et fantaisie : femme-serpent à l'un des angles de l'ossuaire.

des artistes de la Renaissance de s'inspirer des modèles de l'Antiquité romaine, tout en les adaptant : ici, les trois arches sont surmontées d'une balustrade couronnée de lanternons et portant les trois fûts d'un calvaire. Il était possible d'y accéder par un escalier dont ne subsistent que les dernières marches, à la suite d'un élargissement de la route dans les années 1880 : elle a pu servir de tribune pour la prédication. La qualité de sa conception et la grande finesse de certains détails comme les chapiteaux corinthiens taillés dans le kersanton¹ permettent de l'attribuer aux artistes qui travaillaient, dans les années 1580, au château Renaissance de Kerjean (au Nord de Landivisiau).



L'arc de triomphe vu de l'intérieur de l'enclos.



Le fronton triangulaire porte les armes (martelées) des Rohan, princes de Léon.

- saint Pierre : la clé
 - saint André : la croix en X
 - saint Jacques le Majeur : le chapeau, la coquille, l'aumônière et le bâton du pèlerin
 - saint Jean l'Évangéliste : imberbe, il esquisse un signe de croix et tient un calice d'où s'échappe un petit dragon qui figure le poison avec lequel on voulait l'éliminer
 - saint Jacques le Mineur : le bâton de foulon dont il fut assommé
 - saint Jude : la massue
 - saint Philippe : la croix
 - saint Mathias : le couteau ?
 - saint Mathieu : la balance du perceur d'impôts
 - saint Simon : la scie de son martyr
 - saint Barthélemy : le coutelas dont on l'écorcha
 - saint Thomas : l'équerre de l'architecte
- D'autres saints accompagnent les apôtres :
- saint Sulpice : patron de la paroisse, tenant quatre piquets à la main, représenté à la fois dans le contrefort gauche de l'ossuaire, à côté de saint Pierre, et au sommet du fronton.
 - deux saints franciscains disent la popularité des frères mendiants dans la région au XVI^e siècle : saint François d'Assise, montrant les stigmates de ses mains et saint Antoine de Padoue, tenant un ciboire.



Saint Yves rend la justice, tenant en main une bourse.



La Pietà de l'ossuaire, toute de douleur contenue.

L'ossuaire illustre également l'art de la Renaissance, avec sa porte subtilement décentrée, entourée de colonnes portant un fronton triangulaire. Mais il frappe surtout par la variété de ses couleurs, qui resplendissent au soleil du matin. Elles tiennent aux pierres utilisées : granite, pierre jaune de Logonna-Daoulas², kersanton³ rehaussé par une polychromie rouge. Cette variété se retrouve aussi dans les motifs décoratifs qui entourent les sept niches : spirales, masques, termes gainés⁴, personnages mystérieux... Sculptures naïves ou d'inspiration celtique ? Il s'agit bien plutôt de la réinterprétation locale de modèles savants connus par des gravures, comme celles de Jacques Androuet du Cerceau (vers 1515-1586). En revanche, le thème de la mort est presque totalement absent de cette façade, à l'exception de l'inscription surmontant la

porte : MEMENTO MORI OPT [opportet], c'est-à-dire « souviens-toi qu'il faut mourir ».

L'ossuaire renferme de belles statues anciennes récemment restaurées : une émouvante piéta⁵ du XV^e siècle, un beau saint Yves en juge et deux anges baroques voués, à l'origine, à porter une tablette supportant un reliquaire ou une croix. Cette œuvre rare provient de la chapelle de Loc-Ildut en Sizun.

L'ossuaire

L'ossuaire voisin, daté des années 1585-1588, présente une originalité unique : il est le seul ossuaire de Bretagne à s'orner des statues des douze Apôtres, que l'on trouve habituellement à l'intérieur des porches. Chacun d'entre eux porte un verset du Credo et un attribut qui permet de le reconnaître :



Ossuaire, vue de la façade.

La légende de saint Suliau

Comme beaucoup de saints bretons des premiers siècles du Moyen Âge, Suliau serait venu du Pays de Galles et aurait fixé son ermitage dans les marais de l'estuaire de la Rance (au lieu-dit actuellement Saint-Suliac). Il y avait semé du blé qui promettait une abondante moisson mais les bêtes des marais vinrent un jour le dévaster. Alors Suliau pria, traça une ligne autour du champ et, à chaque angle, plaça un piquet. La nuit suivante, les animaux revinrent. Quand ils touchèrent cette ligne, ils furent tétanisés... jusqu'à ce que le saint leur rende le mouvement en leur ordonnant de ne pas revenir. Ainsi s'explique que saint Suliau soit, à Sizun, représenté quatre piquets à la main. Mais on ignore pourquoi son culte s'est fixé ici : peut-être la relique conservée dans le buste en argent (1625) n'y est-elle pas étrangère.



Au même niveau que les apôtres, mais distingué dans son contrefort, le saint Suliau de l'ossuaire.



Le buste reliquaire est porté par de jeunes hommes lors du pardon de Loc-Ildut.



Dans l'enclos, une émouvante Descente de croix (avec Jean et Marie-Madeleine) provient peut-être de l'ancien calvaire.

L'extérieur de l'église

L'église de Sizun est le fruit d'un long chantier qui a couvert pratiquement tout le ^{xviii} siècle et ne s'est achevé que vers 1735 : l'église antérieure a été, par tranches successives, agrandie et exhaussée, en conservant néanmoins le porche de l'église précédente. Point ici de colonnes ou de frontons à l'antique, comme à Commana ou Locmélar, car ce porche plus ancien (probablement daté de 1514) est très caractéristique des modèles gothiques : un arc brisé orné de feuillages et d'un gros fleuron ; de part et d'autre, deux pinacles* que dévalent un chien et un chat...



Le porche gothique donne accès à l'église reconstruite au ^{xviii} siècle. A sa gauche, une statue de saint Gouennou, évêque de Léon.



D'une majestueuse finesse, le grand clocher (54 m.) est le bouquet final de l'enclos puisqu'il ne date que du début du règne de Louis XV : il porte les dates de 1728 et 1735. On peut y voir le testament de la prospérité toilière : quelques années encore, et sa réalisation n'aurait sans doute plus été possible... Il est aussi l'un des derniers clochers de tradition gothique de France, même si le décor de sa tour, avec ses pilastres* et ses frontons étagés, est conforme au goût du ^{xviii} siècle. L'art des enclos bretons mélange souvent, en effet, les différents styles : un archaïsme « gothique » peut parfaitement voisiner avec la dernière mode de la Cour... La belle porte latérale sud en est une autre preuve : cernée d'une vigne où vendange un petit personnage, dans la tradition gothique, elle est surmontée d'un fronton Renaissance, avec en son centre un motif issu, là encore, des modèles profanes diffusés par les recueils d'architecture de la fin du ^{xvi} siècle : un homme, les yeux clos, tient en main sa longue barbe. La sacristie, édifiée vers 1700, est remarquable par sa charpente carénée inspirée des *Principes d'architecture* de Félibien (1676). D'un classicisme très pur, elle ne s'orne que d'une statue de saint Suliau.

Le bouquet final : le clocher du ^{xviii} siècle.

Le chevet de l'église (1661-1663), de type Beuvernois, présente un plan courant dans la région : sept pignons élevés, les uns aveugles, les autres percés d'une fenêtre (la maîtresse-vitre a été malencontreusement obstruée en 1833). Les niches des contreforts, purement décoratives, n'ont jamais abrité de statues. Dans la partie inférieure, une étonnante frise court au long du chevet : des masques dévorent des feuillages, une chienne allaite ses petits, une démonsse tient en main une pomme, Renart chasse les poules... Il n'est pas sûr qu'il faille chercher une signification à ces scènes qui se retrouvent, dans le bois, à l'intérieur de beaucoup d'églises de la région (notamment sur les sablières). Elles s'expliquent surtout par la fantaisie du sculpteur et témoignent de la culture visuelle du temps, qui mêle des images issues de la tradition orale, des motifs décoratifs en vogue depuis la Renaissance, des symboles religieux...



La coexistence de différents styles : un chevet aux fenêtres gothiques mais au décor Renaissance jouxte une sacristie toute classique.

L'intérieur

À l'intérieur de l'église, la voûte en berceau lambrissé, l'alignement des poinçons* et la lumière que procurent les fenêtres latérales conduisent naturellement le regard vers le vaste chœur (un quart de l'édifice) et son maître-autel : cette conception toute théâtrale traduit la volonté de l'Eglise catholique du XVII^e siècle d'exalter l'Eucharistie. De solides poutres, que des gueules de monstres serrent de toutes leurs dents, maintiennent l'écartement des murs. Aux angles, les blochets* sont tantôt des saints, tantôt des anges portant les instruments de la Passion (la croix, l'échelle, la couronne d'épines...)

L'ensemble des retables* du chœur, restaurés en 1987-1993, frappe par son caractère théâtral. Le maître-autel resplendit de ses bleus et de ses ors. Œuvre probable de l'atelier de Maurice Le Roux de Landerneau (vers 1670), il est remarquable par la finesse de ses colonnettes et des médaillons représentant la Vierge et saint Joseph. Au niveau supérieur, les deux statues sont celles de la Vierge Marie et de saint Sulpice, cette fois en abbé mitré et croisé... mais toujours fidèle à ses quatre piquets ! La toile centrale, qui représente l'Ascension du Christ, les colonnes et le fronton qui l'encadrent datent des années 1830.



Le chœur, ou la théâtralité de la Réforme catholique.



Le maître-autel du XVII^e siècle était à l'origine disposé autour d'un vitrail dont l'arc brisé se devine toujours en arrière du fronton triangulaire.



Saint Joseph au lys, dans une dentelle de bois ciselé.

Le retable latéral gauche est en marbre et tuffeau* du val de Loire, ce qui en fait une œuvre très rare dans le Finistère où les retables sont presque tous en bois. On devine la richesse des paroissiens et leur volonté de se distinguer en employant des pierres (et des artistes, malheureusement anonymes) venus du val de Loire. Les têtes d'angelots, la statue du Christ et des Vertus de l'étage supérieur (la Prudence et son miroir, l'Espérance et son ancre) sont particulièrement élégantes. La toile centrale, du XIX^e siècle, relate l'épisode où un enfant révèle à saint Augustin qu'il est vain de chercher à comprendre le mystère de la Trinité. Mais cette très belle œuvre resta unique : le retable latéral droit, dédié à saint Jean et surmonté des statues de la Foi et de la Charité, est un faux jumeau, réalisé pour l'essentiel en bois !



Marbre et tuffeau pour glorifier la Trinité divine.



Saint Yves.

La statuaire est riche en contrastes : à l'entrée du chœur, un saint Yves, d'un gothique raffiné, fait face à un saint Maudez beaucoup plus naïf, provenant d'une chapelle de la commune aujourd'hui disparue. Dans un fragment de triptyque (début XV^e s.), sainte Geneviève tient un cerje qu'un ange cherche à maintenir allumé contre un démon qui, avec son soufflet, veut l'éteindre.



Saint Maudez.



La chaire (fin du XVIII^e siècle).

La chaire actuelle date de 1784. Mis à part l'ange à la trompette qui la surmonte, elle affiche un décor laïcisé et des moulures Louis XV caractéristiques du XVIII^e siècle. A sa droite, un porte-sablier permettait au prédicateur de minuter son sermon...

Les larges transepts, ornés de vitraux contemporains (J. Le Chevallier, 1975-1977), abritent deux autels latéraux. Au sud, le retable du Rosaire* porte la signature, récemment découverte, de Jean Berthoulioux, sculpteur de Morlaix qui l'a réalisé dès 1655. Si la toile centrale est postérieure, le retable est remarquable par la qualité de sa conception et de son décor baroque : colonnes torses débordantes de vie (vignes, oiseaux, escargots...), grands anges d'allure louisquatorzienne, très belles statues de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, propagateurs de la dévotion au Rosaire. A l'origine, la « confrérie du chapelet » (comme on l'appelle en 1632) se réunissait dans ce transept, qui demeure aujourd'hui le lieu de la dévotion mariale.



Le Rosaire, premier retable baroque de Sizun (1655).

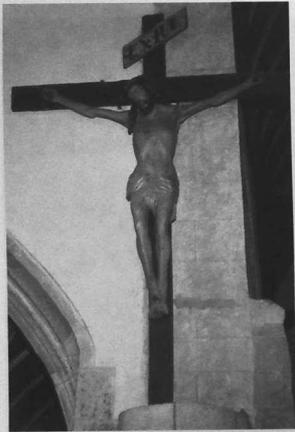


Saint Pierre à la clef.

Du côté nord, le retable des Agonisants est surtout remarquable par les deux statues de saint Pierre et de saint Paul, directement inspirées des modèles du baroque flamand.



Saint Paul au glaive.



Le Christ, pathétique, provient d'une ancienne poutre de gloire.

Un tour d'Europe

La Bretagne de la prospérité était très réceptive aux courants artistiques de toute l'Europe. On peut mesurer à Sizun la diversité de ces influences, directes ou indirectes, mêlées aux saints bretons et aux traditions locales : un orgue réalisé par un Anglais, des statues de type flamand à l'autel des Agonisants, un retable lavallois à gauche du chœur, une sculpture louisquatorzienne à l'autel du Rosaire... et quantité de motifs de la Renaissance française (masques, cuirs à enroulements) répandus sur les sablières* et les décors extérieurs.



Rutilance des boiseries et des sonorités : l'orgue.

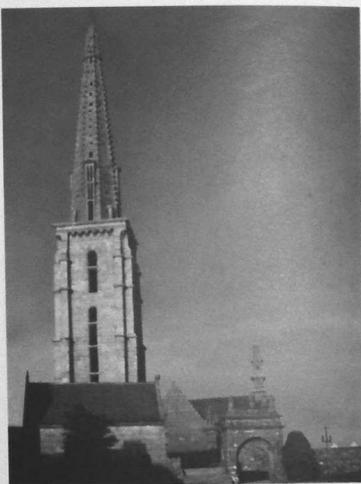
En bas de nef, les orgues sont le digne répondeur du chœur : elles disent l'importance renouvelée de la musique dans la liturgie à partir du XVIII^e siècle. Le grand buffet doré est l'œuvre du facteur anglais Thomas Dallam qui travailla beaucoup dans la région et construisit le premier instrument en 1683-1688. Partiellement détruit par la foudre en 1750, il fut complété par un petit buffet (positif), aux faux marbres plus sobres, et une balustrade en trompe-l'œil. L'instrument actuel, reconstitué en 1970-1971, comporte un millier de tuyaux faisant chanter vingt jeux répartis sur deux claviers et un pédalier. Chaque été, les concerts des « Jeudi de Sizun » permettent d'en apprécier la qualité.

Commana : rudesse et exubérance

L'église

Établie sur le sommet d'une colline, contrefort des Monts d'Arrée, l'église de Commana se voit de très loin, et pour cause : la base de la tour-porche se trouve à 262 m d'altitude et 57 m plus haut, le coq le plus haut perché de Bretagne arbore fièrement son plumage de cuivre.

Une légende nous dit que l'endroit choisi initialement pour construire l'église était Quillidiec. Les maçons y entreprirent de monter les murs, mais grand fut leur désappointement de constater le lendemain matin que leur travail avait été réduit à néant. Courageusement ils recommencèrent trois fois de suite à gâcher du mortier et à disposer les pierres de taille mais il fallut se rendre à l'évidence que la volonté céleste était autre que celle des humains. Pour savoir où Dieu voulait que fût édifiée l'église, on chargea des pierres sur un fardeau auquel on attela une paire de bœufs qu'on laissa aller par les chemins de la paroisse. De longues heures plus tard, l'attelage s'arrêta au sommet d'une colline. Aussitôt, on y creusa des tranchées de fondation et, quelques pieds sous terre, on exhuma une auge de granite (*komm* en breton) contenant une statue de sainte Anne, ce qui explique l'origine pour le moins fantaisiste du nom de Commana, auge d'Anne.



A Commana, les morts sont toujours inhumés dans le cimetière, tout autour de l'église.

L'enclos paroissial

Dans un enclos comprenant un arc de triomphe très rustique, simplement couronné de trois lanternons et agrémenté de deux niches, se trouvent, outre l'église paroissiale, une chapelle ossuaire datée de 1677 à 1687 aux crossettes de rampant ornées de dragons et couronnée d'angelots, ainsi que deux calvaires dont l'un est de 1624, sculpté par Rolland Doré, et l'autre porte deux dates : 1585 pour le socle et 1742 au premier croisillon. En réalité ce dernier calvaire a subi des avatars ayant nécessité une restauration partielle au XVIII^e siècle. Il y manque les croix des larrons qui viennent d'être retrouvées en 2005 accompagnées d'une piété, lors de travaux sous l'estrader du retable des Cinq Plaies. C'est à la fin du XVI^e siècle que fut commencée l'église actuelle. Une inscription figurant sur la façade ouest de la tour précise qu'elle fut fondée le 28 juin 1592. Cette tour carrée aux puissants contreforts d'angle montre pour tout ornement à son sommet quatre canons de pierre. Elle

est dénuée de balustrade et de clochetons et simplement surmontée d'une flèche élancée de section octogonale. Certains auteurs ont avancé que les finances de la paroisse n'auraient pas permis la réalisation de la balustrade et des clochetons, mais son contemporain de Plouneour-Ménez est identique et tous deux s'accordent si bien avec le paysage de crêtes déchiquetées de l'Arrée que l'on peut raisonnablement se demander si l'architecture dépouillée du clocher n'est pas délibérée.

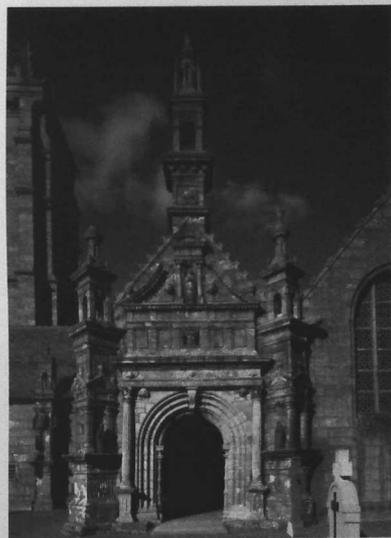
Le bâtiment est constitué d'un vaisseau central à six travées se terminant par un chœur à trois pans réalisé en 1722, si l'on en croit la date figurant sur la sablière aujourd'hui masquée par les doubles vitraux, et de deux bas-côtés tout aussi larges ce qui lui confère un très grand volume, d'autant plus que le collatéral sud s'élargit en deux chapelles séparées par un arc diaphragme en plein cintre qui jouxte la sacristie à deux niveaux construite en 1701.

Le porche sud

Vraisemblablement inspiré de celui de Saint-Houardon à Landerneau, le porche sud est mieux équilibré, moins chargé et, par conséquent, plus élégant.

C'est un petit chef-d'œuvre de l'architecture Renaissance bretonne dont la construction s'échelonne de 1645 à 1653. La voussure* plein cintre de l'intrados* repose sur des chapiteaux de colonnettes cannelées et baguées, style initié par le grand architecte du XVI^e siècle Philibert Delorme. Partant d'une clé de voûte à volute, les moulures de l'archivolte* descendent jusqu'à la base. De part et d'autre sont deux colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens en kersanton sombre qui supportent une architrave* moulurée surmontée d'une frise où l'on peut lire, entre des têtes d'angelots : DOMVS MEA DOMVS ORATIONIS VOCABITVR (ma maison s'appellera maison de prière). Au-dessus d'une corniche largement débordante se trouve un attique* à niche centrale comprenant le Voile sacré présenté par Véronique et des cartouches* rythmés par six pilastres*. En avant du fronton triangulaire à rampants* dentelés se trouve un tympan* présentant en son centre une niche aux colonnettes doriques supportant un entablement coiffé d'un arc denticulé. Elle abrite saint Derrien, le patron de la paroisse. Le gable* est souligné par une corniche à denticules d'où partent deux arcs interrompus.

Ce pignon est surmonté d'un clocheton amorti en lanternon. Les contreforts d'angle sont richement travaillés et décorés de niches, pilastres, frises et lanternons.



Le porche, véritable leçon d'architecture, remarquable par ses proportions équilibrées et sa modénature.



A l'intérieur, les niches à colonnettes ioniques des apôtres sont malheureusement vides. On pénètre dans l'église par des portes gémées séparées par un trumeau* portant bénitier. Ce porche comporte donc les trois ordres ionique, dorique et corinthien de l'architecture classique et répond parfaitement à la définition de l'architecture de la Renaissance.

A l'intérieur du porche de Commana, l'entrée dans l'église se fait par des portes gémées, séparée par un bénitier et encadrées de colonnes sur piédestaux.

Les fonts baptismaux

Au fond du collatéral nord, les fonts baptismaux de 1656 comprennent une cuve en granite portant l'inscription pour le moins surprenante : CE :LVI :QVI :CROIRA : ESTRE :BAPTISE .SERA .SAVVE . F.F.PAR :F.BRETON.& .Y.K.BRAT.F.B.

Quelques années plus tard, en 1683, le conseil de fabrique commanda à Honoré Alliot le baldaquin pentagonal au ciel duquel se voit un bas relief polychrome représentant le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain.

Il est surmonté d'un dôme à balustres coiffé d'un dais porté par trois cariatides* entourant un prédicateur, sur lequel se trouve le Christ ressuscité, tenant une croix. Un des aspects les plus intéressants de ces fonts consiste en la présence de statuette très élancées répondant aux canons de Jean Goujon par les effets de draperie mouillée



Vue générale des fonts baptismaux.



et la grâce sensuelle qui relèvent d'une esthétique maniériste. Elle sont adossées aux pilastres* et représentent les trois vertus théologales, la Foi portant les testaments et une maquette d'église, l'Espérance priant les mains jointes et la Charité tendant une pièce sortie de la bourse qu'elle tient ouverte, ainsi que deux vertus cardinales, la Justice au glaive levé et la Tempérance qui renverse le vin et porte une cruche d'eau. La rambarde de ce lieu de sacrement est supportée par des panneaux aux arabesques ajourées.

Le médaillon qui se trouve au-dessus de la cuve des fonts baptismaux nous montre Jésus baptisé par Jean dans les eaux de Jourdain.



La Foi.



L'Espérance.



La Charité.



La Justice.



La Tempérance.



Vue générale du retable de sainte Anne.

Le retable de sainte Anne

Sans aucun doute, le plus beau du Finistère pour ne pas dire de Bretagne par modestie, le retable baroque de sainte Anne ne pose aucun problème en ce qui concerne l'époque de sa construction puisque l'on peut aisément lire dans deux cartouches situés de part et d'autre du tabernacle : « FAICT :DV :TEMPS :DE :MISSIRE / YVES :MESA^{GER} RECT^{EV}R LAN :1682 »

Par contre la raison qui a conduit le conseil de fabrique à commander un tel chef d'œuvre est peut-être à rechercher dans l'expiation de la mauvaise conduite d'un grand nombre de paroissiens



Le panneau central du coffre de l'autel nous montre sainte Anne apprenant à lire à la Vierge.

naissances, mariages et décès, représentait l'autorité et avait peut-être maille à partir avec quelques-unes de ses ouailles.

Après avoir bu les deux barriques de vin du presbytère, ils firent subir une multitude de sévices au recteur pour le faire avouer et leur torture demeurant vaine, ils l'abandonnèrent, agonisant. Sa constitution robuste lui permit de survivre et d'être soigné à l'hôpital de Morlaix où il déposa devant les notaires royaux. Craignant sans doute les représailles du duc de Chaulnes, les paroissiens prièrent le recteur de revenir dans sa paroisse et c'est sans doute en sorte de réparation qu'ils cotisèrent pour doter l'église de ce superbe retable.

Le panneau central du devant de l'autel représente Anne apprenant à lire à Marie ; de part et d'autre, des angelots soutiennent le blason des Bouvens, principale seigneurie de la paroisse (de gueules à la croix d'argent endenchée). Au-dessus de la table d'autel, le soubassement intègre en son centre le tabernacle protégé par un dais que portent les quatre vertus cardinales : la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance et il comprend dix médaillons représentant, de gauche à droite : un évêque, l'Enfant Jésus bénissant, une Vierge à l'Enfant, le Seigneur, la Vierge, saint Joseph, Jésus et Jean-Baptiste enfants, saint François d'Assise, les deux derniers médaillons sont en regard et mettent en scène saint Yves rendant la justice devant le riche et le pauvre.



La scène de saint Yves rendant la justice est réalisée dans deux médaillons situés orthogonalement.



La scène centrale du retable est consacrée à Anne et Marie de part et d'autre de Jésus tenant le monde, elle est encadrée de colonnes torses sur lesquelles des putti grappillent.

Le thème principal du retable nous montre Anne et Marie, assises, se faisant face et entourant Jésus le globe terrestre dans la main, sous le regard de Dieu le Père, barbe au vent, qui tient aussi le globe terrestre et bénit la scène.

De part et d'autre sont deux niches encadrées de colonnes torses, où s'enroulent des pampres dont les raisins sont grappillés par des chérubins, et deux colonnes évidées, ajourées, portant rubans et rinceaux.

Dans l'une se trouve saint Joachim, époux de sainte Anne, dans l'autre saint Joseph. Un détail intéressant consiste en quatre petits médaillons qui passent généralement inaperçus de part et d'autre du tabernacle, sur deux degrés. On peut y lire les monogrammes de Marie et Anne et, en dessous, les lettres entrelacées de Joachim et Joseph. Les relations avec les statues correspondantes ne prêtent ici à aucune confusion.



Au-dessus de la scène centrale, Dieu le Père, la barbe au vent, tient le monde et bénit l'assistance.

Au-dessus de ces niches, l'Annonciation est figurée par Marie qui écoute l'archange Gabriel. Le tout est dominé par la sainte Trinité où Dieu, coiffé de la tiare, présente son Fils ressuscité.



Au sommet du retable, Dieu le Père, coiffé de la tiare, présente son Fils, sauveur du monde, sur une console aux armes des Bouvens.



Joachim, le mari d'Anne, se trouve dans la niche latérale gauche.

A l'organisation bien architecturée de ce chef-d'œuvre s'ajoute une profusion indescriptible de détails sous forme d'angelots, aigles, rinceaux, acanthes, guirlandes de fleurs, grappes de raisin... Pour le rehausser davantage encore, les dorures sont abondantes et l'on sait qu'en 1691 « Pierre Pierre, sieur de Mesmeur, maître peintre et doreur résidant au Huelgoat, paroisse de Berrien » les réalisa pour la somme élevée de 1 500 livres.



Joseph, qui tenait un lys, fait pendant à Joachim.

Le retable du Rosaire

A partir de 1640, la confrérie du Rosaire est à l'origine de retables qui meublent nombre d'églises ; Commana en possède un qui répond au schéma classique développé en nombre avec en son centre, et entourés des médaillons évoquant les quinze mystères, la Vierge et l'Enfant qui donnent le rosaire à sainte Catherine de Sienne et à saint Dominique, tous deux agenouillés, et dans les niches latérales saint Joachim et saint Joseph. Le Père éternel bénit la scène du haut du retable, flanqué d'angelots confortablement installés. Sur les bases des colonnes torses sont deux petits médaillons montrant des scènes à la symbolique parfois controversée. En fait, sur une gravure attribuée à Abraham Bosse (modèle vers 1638, repris en 1686), on voit une même représentation avec la légende suivante : « un enfant venu au monde tout contrefait voué à Ste Anne est revenu en parfaite forme et santé. » Mais est-ce bien là le message que l'on a voulu faire passer ?

Comme de nombreuses églises, celle de Commana contient un retable du Rosaire qui se démarque des autres par ses deux petits médaillons à la signification controversée.



Le retable des Cinq Plaies

Ce retable de la confrérie des Cinq Plaies ou de la Sainte Agonie laisse penser que les sculpteurs de la Marine de Recouvrance à Brest y ont exercé leurs ciseaux.

En effet, les angelots potelés aux faces replètes rappellent fortement les figures de proue ou de poupe des vaisseaux de haut rang de l'époque.

Le panneau central est traité en haut relief et occupé par le Christ ressuscité et assis, le torse dévêtu, qui montre ses plaies en arborant un sourire un tantinet triomphaliste tandis que deux anges le couronnent de fleurs et tiennent les clous de la Passion et la couronne d'épines. Dans le couronnement, des anges volètent autour de Dieu le Père qui tient le monde et bénit de la dextre sous le regard de deux aigles. Latéralement, dans les niches, les statues de sainte Marguerite sortant du dragon vert de rage qui l'avait engoulée et saint Sébastien criblé de flèches contribuent au triomphe de la foi sur la mort, qui est la symbolique ici développée.



Le retable des Cinq Plaies était celui d'une confrérie du même nom, beaucoup moins répandue que celle du Rosaire.

Le chœur

Dans le chœur de l'église de Commana, ce n'est pas l'autel qui attire le regard, mais les boiseries de 1852 qui sont très originales, non pas parce qu'elles supportent les statues de saint Pol de Léon et de saint Derrien, mais parce qu'elles sont conçues pour recevoir des doubles vitraux, ce qui fait leur originalité.

La scène centrale du retable des Cinq Plaies est occupée par Jésus qui montre ses plaies.



Dans le chœur, les boiseries de 1852 ont été conçues pour recevoir des doubles vitraux, ce qui en fait l'originalité. Deux consoles supportent les statues de saint Derrien, patron de la paroisse, et de saint Pol de Léon.



La chaise en bois ciré porte la date de 1673.

La chaise

Le prêtre accédait à la chaise surmontée d'un abat-voix par un escalier à nombreux balustres. La chaise elle-même montre des panneaux sculptés dont le motif central est un angelot aux ailes déployées, entouré de pampres et de palmettes. Sur l'un d'eux se lit la date : 1673.

La statuaire

Hormis les retables, l'église est riche de plusieurs statues de qualité. Dans la nef, saint Yves fait face à saint Roch à qui une chapelle était dédiée au Bois de la Roche. Le mur nord est orné des statues de saint Bernard, d'une Vierge à l'Enfant tendant une rose et de sainte Catherine d'Alexandrie. Dans le bas-côté sud sont adossés aux piliers une superbe Ecce Homo et, près de l'entrée, un saint Jean l'évangéliste en kersanton qui est sans doute la statue la plus ancienne de Commana.

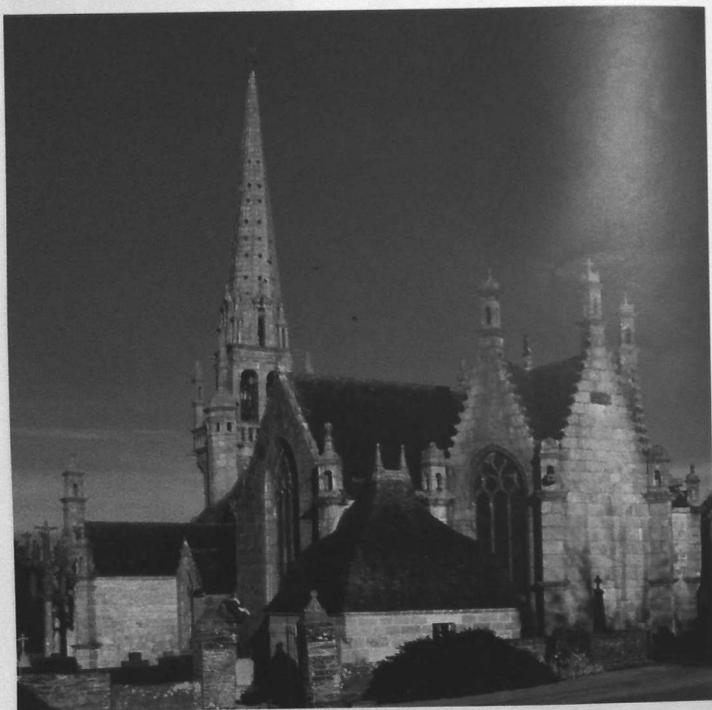
La statue de saint Jean l'évangéliste en kersanton est-elle la seule subsistante des statues des apôtres qui se trouvaient dans le porche ?



La statue de l'Ecce Homo qui avait été peinte en marron a retrouvé sa polychromie.

Locmélar : intimité et séduction

La petite commune de Locmélar est une ancienne dépendance de Sizun. Elle associe sur son territoire les paysages emblématiques du pays *chelgen*, les premiers sommets sauvages de l'Arrée et les rives plus calmes de la vallée de l'Elorn.



L'enclos, vue d'ensemble.

28

D'après d'anciennes légendes, Méliou (ou Milliau), roi de Domnonée, père de Mélar fut assassiné en 792 par son frère Rivod. Pour être sûr de devenir roi, Rivod devait aussi faire disparaître le jeune prince. Il tenta d'abord de le faire empoisonner. Ensuite, des envoyés chargés de le tuer se contentent de le mutiler en lui coupant la main droite et le pied gauche. C'est alors que se passe le fameux miracle où on fit à Mélar un pied de bronze et une main d'argent dont il se servait comme « si c'eussent été ses membres naturels » et qui « l'un et l'autre croissaient, à mesure que les autres parties de son corps croissaient aussi ». Mélar vivait auprès de l'évêque de Cornouaille. C'est à Lanmeur que finalement Mélar eut la tête coupée par Kerioltan et son fils Justin. On dit que les chevaux blancs qui tiraient le chariot funèbre refusèrent de dépasser Kerfeunteun (Lanmeur) et l'on comprit que Mélar voulait reposer en cet endroit.

L'enclos - L'église

L'enclos paroissial est modeste par la taille. La porte du cimetière est réduite à deux piliers surmontés d'un élément sculpté et l'ossuaire manque depuis sa démolition en 1920. D'abord simple chapelle, Locmélar devint trêve* de Sizun en 1612. Cependant, le cimetière occupe toujours l'espace autour de l'église. A part l'ossuaire, tous les éléments d'un enclos sont là. Sa situation dominant la vallée de l'Elorn lui donne un cadre grandiose. L'église est très équilibrée, en forme de rectangle prolongé d'un chevet de type Beaumanoir

à trois pans. Elle est comme un petit reliquaire construit pour abriter les restes de son saint patron depuis que par permission du Grand Vicaire de M^{sr} Mathieu Thoreau, évêque de Dol fut autorisée « la levée d'une partie des reliques de M^{sr} Saint Mélar, gardées au trésor de l'église du même saint en la ville de Lanmeur, pour la transporter en celle de la trêve de Locmélar », le 11 juillet 1671.

Le clocher de 1589 comprend à sa base un porche avec douze niches vides. Au-dessus de ce porche supporté par deux colonnes cannelées, un entablement est complété par trois niches. Celle du centre contient une statue du Christ. Au-dessus, les armoiries des Rohan rappellent la prééminence de l'illustre famille des



La sacristie de Locmélar est la version plus réduite de celle de Sizun.

29

princes de Léon sur le territoire de la trêve de Sizun. Une galerie à balustrade entoure la chambre des cloches ajourée par deux baies en plein cintre. Elle est cantonnée de quatre lanternons d'angle et surmontée d'une flèche octogonale élancée. Sur le flanc sud, un escalier à vis monte par une tourelle couverte d'un dôme et d'un lanternon. On peut voir dans ce clocher le reste d'une église plus ancienne, d'autant qu'une sablière de la nef à l'intérieur porte la date de 1576 à côté d'une sablière plus tardive datant de 1699.

Le chevet est composé de trois pans couronnés de lanternons amortis en dôme. Les contreforts d'angles complétant les noues portent des entablements et des dômes d'où s'écoule l'eau de la toiture par des gargouilles monumentales. Le pan central est aveugle, il porte un ange en kersanton tenant un cartouche. Deux fenêtres gothiques s'ouvrent sur les pans latéraux. Ce chevet fut achevé vers 1681 par Jean Le Bescont qui travailla à Saint-Thégonnec.

Au sud, une porte monumentale de 1649 à l'encadrement de kersanton foncé est surmontée d'un fronton triangulaire sur pilastres et clé de voûte apparente.

A l'est, la sacristie prolonge le faux transept. Elle est remarquable par une toiture en forme de carène renversée particulièrement élégante.

Le calvaire

Dans l'enclos, le calvaire de 1600 est attribué au Maître de Plougastel. Il serait donc antérieur au célèbre monument érigé de 1602 à 1604.

L'ensemble de Locmélard est en kersanton à l'exception du fût et du socle en granite.

Sur le premier croisillon, en regardant vers l'ouest, la Vierge de Pitié est entourée de saint Jean et de la Vierge. Cette piéta est antérieure à l'ensemble du monument. Le corps, la tête, ont une position plus raide, plus médiévale. La statue geminée de la Vierge et de Madeleine est postérieure au reste du calvaire. Du côté est, le Christ enseignant est accompagné par saint Pierre à gauche. Le Christ tient le livre des textes sacrés de la main gauche et un sceptre de la main droite. Un ange flotte sous les extrémités du croisillon.



Un détail : la Pietà regardant la place Saint-Mélar.



Les deux croisillons du calvaire.

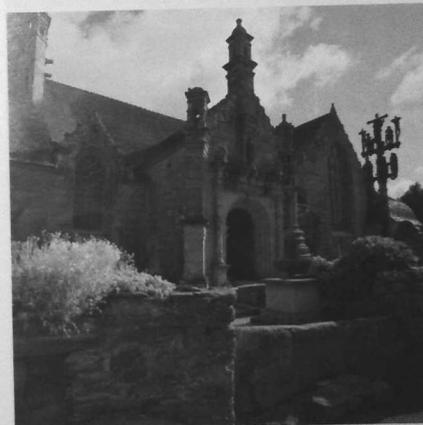
Sur le second croisillon, le Christ crucifié repose sur la console. De chaque côté de la croix, il est surveillé par deux cavaliers. Puis, ce sont les gibets des larrons. Sous la croix à branches rondes et fleurons godronnés, un ange porte un calice qui recueille le sang du Christ. Il est suspendu en l'air. Celui qui lui faisait pendant a disparu. Les chevaux des cavaliers sont petits, courts sur pattes, légèrement en biais. Le centurion Longin porte le doigt à l'œil comme pour reconnaître la divinité du Christ. L'autre s'apprête à reproduire le même geste. On dit que Longin, aveugle, aurait retrouvé la vue au contact d'une goutte du sang divin tombé sur sa paupière. Le mauvais larron grimace, les bras sont repliés sur la potence. Il se tord de douleur, le pied gauche relevé.

Le bon larron est moins douloureux, plus apaisé. Au revers de la croix, le Christ couronné d'épines, un manteau sur les épaules attend le supplice.

Ce calvaire en mauvais état a été restauré par Donnart de Landerneau en 1925. Depuis, le Christ en croix regarde la place Saint-Mélar vers l'est. Cette transformation peu respectueuse des usages d'autrefois n'a pu être rectifiée lors d'une nouvelle restauration effectuée après les dégâts provoqués par une violente tempête en octobre 1987. Désormais les habitants et les visiteurs sont sous le regard divin dès leur entrée sur la place Saint-Mélar.

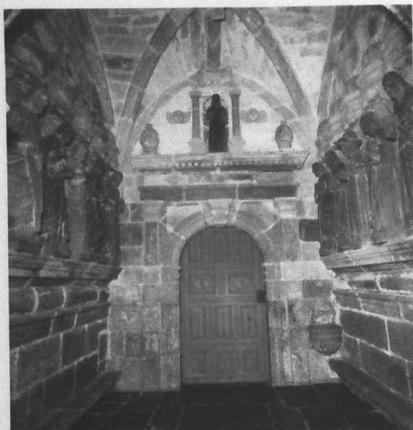
Le porche sud

Vraisemblablement inspiré par celui de Saint-Houardon à Landerneau, peut-être par celui de Commana qui lui est antérieur, le porche sud de Locmélard présente une élégance certaine. On y retrouve les mêmes voussures de l'archivolte partant d'une clé à console et volute de feuille d'acanthe en haut de l'arcade et s'appuyant sur des colonnes à tambours cannelés et bagues ornées, façon Philibert Delorme. Deux colonnes doriques élargissent de part et d'autre cette façade de granite à gros grains qui porte la date de 1664. Une corniche débordante est surmontée d'un pignon à chevronnière denticulée. Au centre de celui-ci, une niche abrite sous un fronton triangulaire une statue de saint Jean en kersanton sombre. Des contreforts ornés de pilastres sont disposés en biais de part et d'autre de ce porche et encadrent par des lanternons à dôme celui du pignon.



Porche, vue extérieure. Au premier plan, un échallier.

L'intérieur est d'une grande richesse. Sous une voûte blanche, semée d'hermines ocre, soutenue par quatre ogives ocre rouge se croisant sur une clé pendante, les douze apôtres en kersanton clair sont présents. Reconnaisables à leurs attributs, ils sont comparables à ceux de Dirinon. De l'intérieur vers l'extérieur, Pierre, André, Jacques le Majeur, Jean, Mathias 7, Jacques le Mineur font face à



Sous le regard des Apôtres, l'entrée dans l'église de Locmélar.

Thomas, Simon, Barthélemy, Mathieu, Jude ? et Philippe (leurs attributs sont détaillés dans le texte sur Sizun). Une polychromie résiduelle est évidente et permet de vérifier l'alternance de manteaux et de vêtements bleus et ocre jaune sous des dais dans les mêmes tons. Des pilastres ocre rouge séparent les personnages.

On pénètre dans l'église par une seule porte accompagnée d'un bénitier en kersanton sombre. Au-dessus, le mur est complété d'une niche encadrée de colonnes doriques peintes en faux marbre rouge, de pots à feu, de deux angelots, le tout peint dans les couleurs du porche en dessinant une architecture.

Les retables

Le chœur et les transepts sont meublés de retables et de panneaux sculptés polychromes imposants qui forment un ensemble théâtral par leur position dominante, la richesse et la

profusion d'une décoration baroque de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Le retable du maître autel occupe le fond du chœur. Il est encadré par deux fenêtres latérales. L'une conserve une verrière du XIX^e siècle attribuée à Nicolas, verrier de Morlaix. Elle évoque la vie de la Vierge.

Un petit retable central à colonnettes torsées sculptées de pampres et de raisins comporte les scènes de la Passion : Agonie, Ecce Homo, Couronnement d'épines, Portement de croix. Sur la porte du tabernacle, le sacrifice d'Abraham préfigure la Crucifixion. Au dessus, un entablement



Un ordonnancement majestueux : les trois retables de Locmélar.



Le maître-autel.

raconte la mort de Mélar. Kerioltan tranche la tête du jeune martyr que l'on jette dans un sac. Sur les côtés apparaît le châtement des criminels : Justin se fracasse la tête de s'être jeté d'une fenêtre, Kerioltan perd ses yeux qui jaillissent de ses orbites. Les trois scènes sont entourées d'une épaisse guirlande de fleurs à laquelle s'agrippent deux angelots dodus. Le retable est couronné d'un entablement bleu et or cintré au centre. Il porte sur les côtés des médaillons présentés par des anges. A l'aplomb des colonnes latérales sont placés des vases ornés de draperies. En haut, une niche abrite un Christ glorieux entouré d'angelots. Tout en haut trône Dieu le Père lui aussi entouré d'angelots et de fleurs.

L'universel et le local : le Saint-Sacrement du tabernacle et la scène du martyr de Mélar.

bleu et or porte une balustrade dorée. Des médaillons sculptés de part et d'autre sont tenus par des êtres jeunes et gracieux et surmontés d'un acrotère* complété d'un putto* et d'un vase de fleurs. Au centre, une ronde de cariatides élégantes porte un dôme doré peu élevé. L'Ascension d'un Christ glorieux est parée d'une guirlande de fleurs tenue par des angelots.

Derrière ce petit retable se déploie une grande composition à trois travées séparées par des colonnes cannelées au fût de teinte rouge, rehaussé d'or et entouré d'une fine guirlande de feuillage vert. Sous ces colonnes à chapiteaux corinthiens, les piédestaux sont ornés de putti et de fleurs. Deux médaillons rappellent l'histoire de saint Mélar : dans l'un, l'oncle Rivod offre une bourse d'or à deux serviteurs pour empoisonner le fils de Miliau ; dans l'autre, on présente une coupe empoisonnée au jeune prince. Les niches latérales drapées de bleu abritent d'une part Mélar tenant d'une main la palme du martyr, de l'autre une prothèse rappelant le miracle. L'autre niche héberge une Vierge à l'Enfant radieuse. Au centre, un grand tableau



Sous les vitraux latéraux, deux panneaux sont consacrés à deux faits marquants de la vie de saint Mélar. Du côté de l'Épître, deux bourreaux coupent la main droite et le pied gauche du jeune chevalier qui désormais ne pourra ni combattre à l'arc ou à l'épée, ni monter à cheval. Du côté de l'Évangile, un ange apporte les prothèses d'argent et de bronze. Dans deux fausses niches se tiennent saint Pierre, à gauche, et saint Paul à droite.

Dans le décor le plus riche, à gauche, trois médaillons sculptés en bas relief représentent les Vertus théologales : la Foi, tenant le feu, l'Espérance, une couronne de feuillage vert, la Charité allaitant un enfant.

Le retable de l'Assomption occupe le transept nord. Un tableau représentant l'avant dernier des mystères glorieux du Rosaire en est la partie centrale. Autour d'un tombeau dont la dalle est posée à terre, un suaire au bord de l'angle, sont groupés les douze Apôtres. Saint Pierre, reconnaissable aux clés qui gisent à ses pieds, montre le tombeau vide. Un autre esquisse un geste d'étonnement. Là haut, entourée d'angelots, assise dans une nuée, la Vierge Marie



Le tombeau vide... ou l'Assomption de Locmélar.



La vie de saint Hervé en bande dessinée...

s'élève dans une attitude de ravissement. On ne connaît pas l'auteur de ce tableau qui a pu s'inspirer des peintures de son époque. Le groupe des Apôtres pourrait venir d'une gravure de Laurent de la Hire, celui de la Vierge viendrait d'une œuvre de Carlo Maratta de 1625.

Le retable de saint Hervé, dans le transept sud, est de facture identique. Sur les rampants des frontons arrondis se tiennent saint Luc et saint Marc. Dans la niche centrale se trouve saint Hervé. Le tableau est consacré à sa légende. Dans la scène principale, le saint aveugle est conduit par son guide Guic'haran et accompagné du loup rendu doux comme un agneau. Le Père Éternel plane dans le ciel. Dans une orthographe originale, quatre médaillons décrivent un fait marquant de la vie du saint du Méné Bré. Dans le coffre de l'autel, dans un autre tableau sur toile, Guic'haran fait le partage du produit de la quête tandis que saint Hervé lui montre le ciel pour lui faire savoir que Dieu le voit.

La chaire à prêcher

Elle date du XVIII^e siècle. Sa polychromie a été restaurée en 2004. Les quatre faces de la cuve sont ornées des Évangélistes en bas-relief reconnaissables à leurs attributs : saint Marc et le lion, saint Jean et l'aigle, saint Luc et le taureau, saint Mathieu et l'homme. L'abat-son où apparaît la colombe du Saint-Esprit est soutenu par Moïse représentant l'Ancien Testament et un jeune homme imberbe représentant le Nouveau. Un ange à la trompette surmonte le dôme orné de feuilles d'acanthé et de chêne.



Saint Michel surmonte le couronnement des fonts.

Les lambris

Ceux du chœur et du transept présentent une grande originalité. Sur un fond d'azur et d'étoiles dorées, des chérubins potelés et bien nourris représentent le Paradis aux Locmélariens éprouvés par les difficultés de la fin du règne de Louis XIV. En fait, un procès permet en 1715 de dater les événements. En

Les anges de la voûte, reconstitués lors de la dernière restauration. Les cerces sont ornés d'hermines et de fleurs de lys dorées.



La chaire, dans sa polychromie retrouvée.

Les fonts baptismaux

Ils portent l'inscription ANNO DOMINI 1612 S.MELAR sur une cuve de kersanton. C'est la date à laquelle Locmélar fut érigé en trêve de Sizun. Le baldaquin hexagonal est soutenu par six colonnes en faux marbre à chapiteaux corinthiens. Le ciel représente le baptême de Jésus dans le Jourdain et est traité en bas-relief polychrome. Saint Michel terrassant le dragon domine le dôme entouré par les statues de six Vertus.



mars 1715, déçus de voir les travaux commandés à Gilles Busnel, peintre à Morlaix, n'être toujours pas achevés, les habitants firent appel à des experts de Morlaix, Saint-Pol et Saint-Pierre-Quilbignon. Ils obtinrent que Busnel, ayant déjà touché la somme de 935 livres, ne puisse réclamer pour le reste que 313 livres.

Une porte

Datée de 1577, elle est divisée en neuf panneaux en bas relief qui représentent les principales scènes de la Passion. Au rang inférieur, c'est l'Entrée à Jérusalem, le Jardin des Oliviers, l'Arrestation de Jésus. Dans le rang du milieu, le Baiser de Judas, le Portement de croix et la Guérison de Malchus. Au rang supérieur, on retrouve Jésus devant Caïphe, la Crucifixion et la Cène. Auparavant fixés sur la porte du clocher, ces éléments proviennent peut-être d'un ancien retable.



La porte de la Passion (1577).



La bannière du XVI^e siècle : saint Pierre.

Les bannières

Locmélar a la chance de posséder deux bannières. Elles sont comme le drapeau de la paroisse à l'extérieur et sont portées lors des grandes cérémonies : en particulier le jour du pardon, le premier dimanche d'octobre.

La plus ancienne est du XVI^e siècle. Une face de velours rouge de Gênes, bordée de velours vert sombre représente saint Pierre portant une tiare et une clé. Celui-ci est entouré de quatre anges musiciens ; six apôtres également brodés de laine en relief ornent les festons inférieurs aux franges métalliques. Des broderies de feuillages et de fleurs, des galons d'argent complètent le décor. L'autre face de velours vert sombre a pour sujet une Crucifixion où le Christ est accompagné de la Vierge, saint Jean et Marie Madeleine. Les six autres apôtres apparaissent sur les festons.

La bannière du XVII^e siècle en velours de soie et en laine traite le même thème que son aînée. Elle est plus fragile. Saint Pierre sur un fond ocre rouge est reconnaissable à sa clé. La Crucifixion sur fond ocre jaune est entourée par la Vierge et saint Jean. Du satin est utilisé pour les visages et les corps. La laine verte, jaune ou noire représente les sols. Les deux faces sont couvertes de bouquets de fleurs, d'arabesques de métal argenté ou de cuivre rouge. Elles sont parsemées de cannetilles* et de paillettes d'argent. Cette bannière à cinq festons est comparable à plusieurs autres du Trégor, particulièrement à celle de Bringolo.



La bannière du XVII^e siècle : la Crucifixion.



Crossette de rampant montrant un chevalier dégainant son épée à l'angle sud-ouest de l'église.

Nous souhaitons que la lecture de cette plaquette ait rendu plus agréable votre découverte de nos « trois enclos de l'Arrée ». Non loin d'ici, d'autres sites méritent votre attention, pour leur intérêt monumental comme pour la qualité de leur environnement naturel : la petite église de Saint-Cadou, dans la « montagne » de Sizun ; la chapelle de Loc-Ildut (3 km au nord du bourg de Sizun), insolite monument du ^{xviii} siècle fêté lors de son pardon du dernier dimanche de juillet. Dans un genre très différent, l'église de Saint-Sauveur (à 5 km au Nord-est de Sizun) sera pour vous une découverte. Détruite par un incendie en 1992, elle a fait l'objet d'une restauration très convaincante, rehaussée de vitraux de Gérard Lardeur : avec elle, l'art des enclos a trouvé dans notre région un riche prolongement contemporain.



Vue d'ensemble de l'enclos de Saint-Cadou, en Sizun.

Glossaire

- Acrotère** : socle placé aux extrémités ou au sommet d'un fronton pour supporter des ornements.
- Arc diaphragme** : arcade de soutien entre deux travées.
- Architrave** : partie inférieure de l'entablement qui porte sur les chapiteaux des colonnes.
- Archivolte** : bande moulurée, concentrique à l'intrados d'une arcade.
- Attique** : étage placé au sommet d'une construction.
- Beaumanoir** : famille d'architectes et de bâtisseurs ayant conçu à partir de 1498 un type de chevet à pans multiples.
- Cannetille** : fil de métal entortillé utilisé en broderie.
- Cariatide** : statue soutenant une corniche sur sa tête.
- Blochet** : pièce de charpente débordante, souvent sculptée, située aux angles internes d'un édifice.
- Cartouche** : ornement de forme quadrangulaire se terminant souvent par des enroulements.
- Fardier** : chariot à deux ou quatre roues pouvant transporter des fardeaux pesants.
- Gable** : pignon décoratif aigu souvent orné.
- Intrados** : partie supérieure et concave d'un arc, en architecture.
- Kersanton** : la kersantite est une roche basique éruptive de teinte sombre, à grain fin, sans quartz, définie au hameau de Kersanton, en presqu'île de Plougastel (Finistère).
- Poinçon** : pièce verticale d'une charpente reliant l'entrait au faîtage, contre laquelle s'appuient les arbalétriers.
- Pierre de Logonna** : microdiorite quartzique à grain fin et marbrures de teinte rouille sur matrice ocre jaune.
- Pietà** : statue représentant la Vierge tenant sur ses genoux le corps du Christ descendu de la croix.
- Pilastre** : colonne plate généralement engagée dans un mur.
- Pinacle** : petite pyramide souvent en forme de clocher ou de flèche gothique, servant de couronnement.
- Putto** : jeune enfant nu, symbolisant l'amour.
- Rampant** : partie marginale, inclinée et généralement en saillie d'un pignon.
- Réforme** : schisme survenu dans le christianisme à partir de la révolte de Martin Luther en 1517 et qui engendra le protestantisme.
- Retable** : partie postérieure, décorée, qui surmonte la table d'un autel.
- Rosaire** : grand chapelet composé de quinze dizaines d'Ave précédées d'un Pater.
- Sablère** : poutre horizontale apparente, au sommet d'un mur et soutenant d'autres pièces de charpente.
- Terme** : personnage sculpté sans bras reposant sur une gaine, c'est-à-dire un support en forme de tronc de pyramide renversé.
- Tuffeau** : roche calcaire tendre de couleur blanche ou légèrement ocrée.
- Trève** : terme utilisé en Bretagne pour désigner une succursale de paroisse.
- Trumeau** : partie d'un mur comprise entre deux ouvertures verticales, panneau décoré qui l'occupe.
- Tympan** : espace triangulaire entre la corniche et les rampants.
- Voussure** : partie courbe qui surmonte une porte ou une fenêtre.



Achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie
Keltia Graphic
29540 Spézet [Cornouaille]
Bretagne

Michel Le Goffic,
conservateur en chef du patrimoine,
chef du service départemental
d'archéologie du Finistère, a écrit le
texte sur Commana.

Georges Provost,
maître de conférences d'histoire
moderne à l'université de Rennes 2,
est l'auteur de l'introduction, de la
conclusion et du texte sur Sizun.

Henri Thérin,
professeur certifié d'histoire et
géographie, maire de Locmélard depuis
1983, a rédigé le texte sur Locmélard.

Albert Pennec,
artisan photographe à Landivisiau,
s'est chargé de toute l'iconographie.

Association diocésaine
diocèse de Quimper et de Léon
(ensemble paroissial de Sizun)

ISBN 2-913953-88-3

Prix : 5 €



*Couché de soleil sur le calvaire
de Locmélard.*